

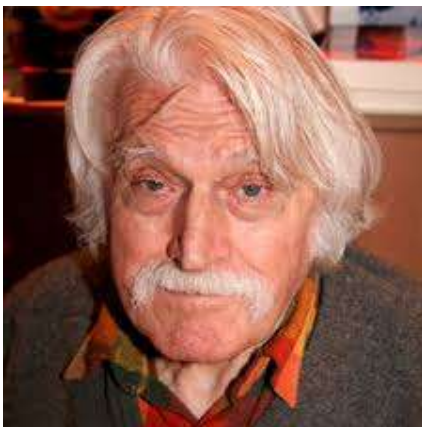
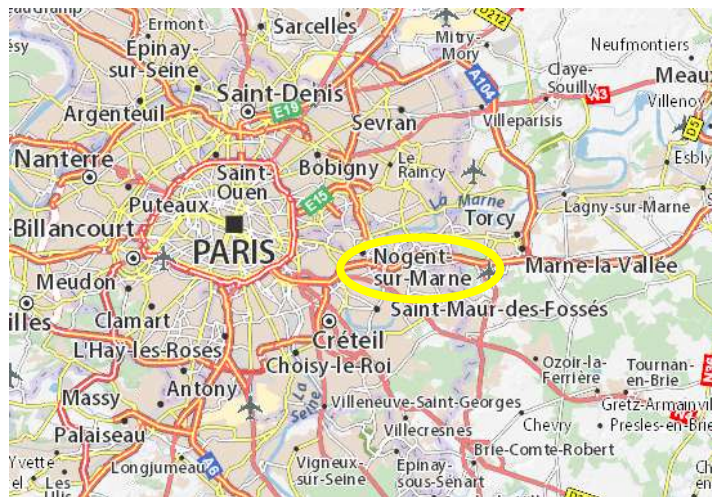
La séquence descriptive

Texte 1

Sur le sentier du Grand Paris : de Nogent à Créteil, dolce vita sur la Marne

Par Pierre Hemme
Publié le 19 décembre 2020

https://www.lemonde.fr/m-styles/article/2020/12/19/sur-le-sentier-du-grand-paris-5-6-de-nogent-a-creteil-dolce-vita-sur-la-marne_6063908_4497319.html



Pour découvrir la banlieue autrement, rien de mieux que de suivre le sentier du Grand Paris, couvrant pas moins de 615 km. [...] On se promène dans le Val-de-Marne, dans le centre-ville de Nogent, celui de Cavanna et du Royal Palace [...].

Dans le centre-ville de Nogent-sur-Marne, on espérait d'abord retrouver un peu de la moustache de François Cavanna, rue Sainte-Anne. C'est là, dans la « Petite Italie » du Val-de-Marne, qu'est né le cofondateur d'*Hara-Kiri* (1960) et de *Charlie Hebdo* (1970)¹, qui écrit – parmi une foule d'essais et de romans – le récit autobiographique *Les Ritals* (Belfond, 1978). Il y

¹ **François Cavanna** est né en 1923 d'un père italien et il est mort en 2014. Après plusieurs petits métiers, il entreprend à partir de 1945 une carrière de journaliste, puis de dessinateur humoristique. Il participe en 1960 à la création de « **Hara Kiri** » qui devient en 1970 « **Charlie Hebdo** », le très célèbre journal satirique au ton caustique et irrévérencieux. Son style satirique, drôle, vivant et coloré, l'a rendu célèbre dès ses premiers romans qui sont autobiographiques (*Les Ritals*, *Les Russkoffs*, *Bête et méchant...*). Pour mieux le connaître, lisez le bel article sur *Le Monde* : https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2014/01/30/mort-du-dessinateur-francois-cavanna_4356745_3382.html

décrit cette rue « *antique et délabrée* » dans les années 1930 ; le pavé grouillant de mêmes jusqu'au crépuscule ; les couples qui se hurlaient « *des choses épouvantables traversant portes et fenêtres* » ; les hommes qui s'asseyaient dehors « *blancs de plâtre ou gris de ciment* » en revenant des chantiers, et roulaient entre leurs doigts des cigarettes « *grosses comme des manches de pioche* ».

La ruelle qu'on traverse aujourd'hui n'est plus ni sale ni bruyante. Elle est quasiment vide. Une pancarte invite à ramasser les déjections canines tandis que l'on progresse sur un chemin pavé de tommettes, bordé de jardinières coquettes et encadré par des immeubles bourgeois. Dans ce décor propre subsiste un ultime vestige du quartier d'origine, la résidence Sainte-Anne avec sa façade saumon, où naquit Cavanna, et sur laquelle a été posée une petite plaque signée par l'auteur, rappelant sa dimension « *légendaire* ». Un cadre encravaté venu chercher son scooter nous précise que « *des Italiens habitent toujours sur Nogent, il y a d'ailleurs de très bonnes pizzerias, mais ils ne sont plus regroupés par quartiers* ».

Texte 2

Boualem SANSAL², 2084. *La fin du monde*, Paris, Gallimard, 2015, p. 19

La guerre fut longue, et plus que terrible. Ici et là, et à vrai dire partout (mais sans doute plusieurs malheurs sont-ils venus ajouter à la guerre, séismes et autres maelströms), on en voit les traces pieusement conservées, arrangées comme des installations d'artistes portés à la démesure solennellement offertes au public : des pâtés d'immeubles éventrés, des murs criblés, des quartiers entiers ensevelis sous les gravats, des carcasses éviscérées, des cratères gigantesques transformés en dépotoirs fumants ou marécages putrides, des amoncellements hallucinants de ferrailles tordues, déchirées, fondues, dans lesquelles on vient lire des signes et, en certains lieux, de vastes zones interdites, de plusieurs centaines de *kilosiccas* ou *chabirs*³ carrés, ceintes de palissades grossières aux lieux de passage, arrachées par endroits, des territoires nus, balayés par des vents glacés ou torrides, où il semble s'être produit des événements dépassant l'entendement, des morceaux de soleil tombés sur la planète, des magies noires qui auraient déclenché des feux infernaux, quoi d'autre, car tout, terre, rochers, ouvrages de main d'homme, est vitrifié en profondeur, et ce magma irisé émet un grésillement lancinant qui hérisse le poil, fait bourdonner les oreilles, affole le rythme cardiaque. Le phénomène attire les curieux, on se presse autour de ces miroirs géants et on s'amuse de voir ses poils se dresser comme à la parade, sa peau rougir et se boursoufler à vue d'œil, son nez saigner à grosses gouttes. Que les populations de ces régions, hommes et bêtes, connaissent des maladies inouïes, que leur progéniture arrive à la vie munie de toutes les difformités

² **Boualem Sansal** est né le 15 octobre 1949 à Theniet El Had, en Algérie. Il suit des études à l'École nationale polytechnique d'Alger pour être ingénieur et devient docteur en économie. Sa carrière est assez diversifiée et il passe par plusieurs fonctions. Il est tour à tour enseignant, consultant, dirigeant d'entreprise. Il a également occupé un poste au sein du ministère de l'Industrie de l'Algérie. S'il a toujours été un lecteur assidu, il a hésité avant de prendre la plume. C'est grâce aux encouragements de son entourage et à sa volonté de comprendre et d'expliquer la guerre civile qui ravage son pays durant la décennie quatre-vingt-dix qu'il se lance dans l'écriture en 1997. Son premier roman paraît en 1999 : *Le Serment des barbares*. Il est récompensé par le Prix du premier roman et le prix Tropiques la même année et rencontre un grand succès, notamment en France. Son ouvrage suivant, *Poste restante, Alger*, est un pamphlet dans lequel il remet en question le pouvoir en place et est censuré en Algérie. En 2003, il publie *Dis-moi le paradis*, un roman qui dresse le portrait de l'Algérie après l'époque coloniale. L'auteur s'y montre une nouvelle fois très critique envers le gouvernement de son pays, ses dysfonctionnements et l'islamisme. C'est en partie à cause de cet ouvrage qu'il est licencié de son poste de haut fonctionnaire. Il continue néanmoins à écrire des nouvelles, des essais et des romans engagés pour dénoncer les exactions du pouvoir algérien et la dangerosité de l'islamisme. *Le Village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller*, roman qui est publié en 2008 et directement censuré dans son pays, reçoit le grand prix RTL-Lire en France. L'écrivain y fait la comparaison de l'islamisme avec le nazisme. Trois ans plus tard, Boualem Sansal se voit décerner le Prix de la paix des libraires allemands, pour son œuvre engagée et qui ose faire la critique de la situation politico-sociale algérienne. Son roman suivant, *Rue Darwin*, paraît en 2011, raconte l'histoire d'une famille pendant la guerre d'Algérie et comporte de nombreuses touches autobiographiques. Il est récompensé du prix du Roman arabe pour ce récit. En 2013, c'est le Grand prix de la francophonie de l'Académie française qu'il reçoit pour l'ensemble de son œuvre. La publication en 2015 de son ouvrage, *2084. La Fin du monde*, lui vaut de remporter le Grand prix du roman de l'Académie française. Il s'inscrit clairement avec cet ouvrage dans la lignée du célèbre *1984*, roman d'anticipation de George Orwell. Malgré ses relations plus que tendues avec le Gouvernement de son pays, Boualem Sansal vit toujours en Algérie. (tiré de : <https://www.lepetitlitteraire.fr/auteurs/boualem-sansal>)

³ Il s'agit de mots inventés par l'auteur du roman.

possibles et que cela n'ait pas rencontré d'explication n'a pas effrayé, on a continué à remercier Yölah pour ses bienfaits et à louer Abi pour son affectueuse intercession⁴.

⁴ **Résumé du livre, tiré de la quatrième de couverture:** « L'Abistan, immense empire, tire son nom du prophète Abi, "délégué" de Yölah sur terre. Son système est fondé sur l'amnésie et la soumission au dieu unique. Toute pensée personnelle est bannie, un système de surveillance omniprésent permet de connaître les idées et les actes déviants. Officiellement, le peuple unanime vit dans le bonheur de la foi sans questions. Le personnage central, Ati, met en doute les certitudes imposées. Il se lance dans une enquête sur l'existence d'un peuple de renégats, qui vit dans des ghettos, sans le recours de la religion... Boualem Sansal s'est imposé comme une des voix majeures de la littérature contemporaine. Au fil d'un récit débridé, plein d'innocence goguenarde, d'inventions cocasses ou inquiétantes, il s'inscrit dans la filiation d'Orwell pour brocarder les dérives et l'hypocrisie du radicalisme religieux qui menace les démocraties. » Si vous êtes intéressés à approfondir le contenu de ce roman, v. le compte-rendu suivant ce lien : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/3543>